

Gail Reitano

LIBERATA

*Traduit de l'anglais (États-Unis) par
Marie de Prémonville*

Éditions Anne Carrière

Titre original : ITALIAN LOVE CAKE

Première publication : Bordighera Press, New York, États-Unis

ISBN : 978-2-8808-2220-5

© Gail Reitano, 2021 (tous droits réservés)

© S. N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2022, pour la traduction française.

www.anne-carriere.fr

À Nick et Ava

« J'ai prospéré.
Je n'ai pas vécu complètement seule,
j'ai vécu seule mais pas complètement... »

Louise Glück,

Formaggio

1938

Littlefield, New Jersey

Jusqu'à ce jour, j'avais été l'enfant de quelqu'un, et voilà que subitement je me retrouvais seule.

Ma mère venait de mourir et j'avais vingt-deux ans, l'âge qu'elle avait elle-même quand notre père avait conçu le projet de nous quitter. Ma mère, Carmela, venait juste de donner naissance à Sammy, mon plus jeune frère. Trois ans plus tard, notre père, Giuseppe Genovese, partait en abandonnant derrière lui ses trois enfants. Aucun de nous n'avait encore l'âge de raison. Il avait aussi laissé dans son sillage un commerce en proie aux difficultés financières – le Five&Ten –, ainsi qu'un parfum de scandale qui allait coller à la peau de ma mère comme pèsent toujours sur les femmes la honte et l'infortune, surtout lorsqu'elles sont aussi jeunes et belles que l'était Carmela.

Nous n'avons jamais su ce qu'était devenu notre père. À la mort de ma mère, nous ignorions même s'il était encore en vie. Avec mes frères, nous ne parlions jamais de lui. Je me disais que pour des garçons, il avait dû être encore plus difficile de grandir sans père. Pour ma part, je n'arrêtais pas de penser qu'à l'âge que j'avais, Carmela Genovese était mariée, mère de trois enfants et allait bientôt être abandonnée.

À l'issue des obsèques, nous nous sommes réunis dans le salon, et personne ne disait mot. Les amis avaient apporté des plats et des gâteaux qu'ils avaient préparés et M. Esposito, un vieil ami de la famille que nous surnommions monsieur E., avait autorisé mes frères à boire tout le vin qu'ils voulaient, si bien qu'ils s'étaient tous deux écroulés avant même que le dernier invité soit parti.

Nous habitions l'appartement situé au-dessus de la boutique. À présent que tout le monde était rentré chez lui, seule au milieu du salon, j'ai remarqué que j'avais oublié de tirer les rideaux comme je le faisais chaque soir. Je me suis demandé si, de l'autre côté de la rue principale de Littlefield, mes voisins d'en face m'espionnaient derrière leurs voilages en dentelle jaunis. Tout comme moi, ils avaient ouvert leurs fenêtres à cause de l'air étouffant, ce qui laissait pénétrer cette humidité terrible qui s'étendait au nord-ouest jusqu'à Philadelphie et au sud-est jusqu'à Atlantic City. C'était toujours ainsi, l'été : l'humidité pesait tel un linceul sur le sud du New Jersey. Littlefield se situait au beau milieu d'une plaine parsemée presque exclusivement de fermes, où aux beaux jours les mûriers regorgeaient de fruits sucrés tandis qu'à l'automne les aires semblaient flotter sur les marais, sous la vaste couverture des pins. La ville s'étendait sur des kilomètres, mais nous nous trouvions en son centre.

Alors que je lissais ma jupe, j'ai aperçu mon reflet dans le miroir. Si mes voisins m'observaient bel et bien, verraient-ils une femme, ou bien la jeune fille que j'étais encore quelques jours plus tôt ? Mes cheveux tombaient bien, plongeant sur l'épaule en une courbe harmonieuse, et ma robe faisait des plis élégants, en partie parce qu'elle appartenait à Maman et était trop grande pour moi. Après le diagnostic de cancer, sa mort était survenue très rapidement, et les jours où son état lui permettait de discuter avaient été trop rares. J'avais passé mes journées à la soigner,

oubliant moi-même de manger, et tous les soirs je m'endormais en pleurant. Assise à son chevet, sa main dans la mienne, je m'inquiétais constamment des responsabilités qui étaient désormais les miennes. C'était devenu pour moi une idée fixe. S'en rendit-elle compte ? Parfois, elle me fixait d'un regard pénétrant, comme si elle essayait de lire dans mes pensées.

Ses dernières paroles m'accompagnent encore :

Sois forte.

Ne laisse pas les hommes te bousculer.

Veille sur tes frères.

La pièce était encore tout illuminée car j'avais allumé chacune des lampes pour recevoir après les obsèques, mais à présent que les invités étaient repartis et que mes frères dormaient, j'ai senti une vague de panique froide m'envahir à la pensée de ce qui m'attendait. Il allait falloir que je trouve le moyen de gérer le magasin et mes frères, et cette perspective me terrifiait.

En temps normal, avant de rentrer chez lui, monsieur E. vérifiait que les portes étaient bien verrouillées. Mais en ce jour particulier, il n'était pas lui-même, et dans la confusion et le chagrin, personne n'avait remarqué qu'un inconnu était entré. Je me trouvais dans la cuisine où j'achevais de faire la vaisselle lorsque, me retournant, j'ai aperçu dans l'encadrement de la porte un homme que je ne connaissais pas. J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un ami de mes frères, mais il faisait plus âgé qu'eux. Il avait un regard doux et paraissait un peu égaré, et c'est peut-être pour cette raison que je n'ai pas pris peur. Il avait la peau lisse comme s'il venait de se raser, et des vêtements propres et repassés. On aurait dit qu'il était venu présenter ses condoléances avec plusieurs heures de retard. Avait-il connu notre mère ?

J'ai remarqué la crasse sous ses ongles. *Sans doute un fermier*, ai-je songé en le voyant dans son costume mal ajusté mais bien entretenu. Il s'était plaqué les cheveux en arrière,

mais à l'évidence ils n'étaient pas bien coupés. Je l'ai immédiatement rangé dans la catégorie des hommes avec lesquels la ville s'attendrait à me voir sortir. Il semblait italien lui aussi, peut-être même un bon parti. Les fermiers ne manquaient jamais de nourriture.

« Venez par ici », ai-je dit en le guidant vers le rez-de-chaussée dans l'intention de le faire sortir.

Mais une fois dans la petite entrée – sur laquelle donnaient d'un côté la porte vers la rue et de l'autre la porte du Five&Ten –, j'ai ressenti le poids écrasant du deuil qui imprégnait tout l'appartement à l'étage et je n'ai plus eu envie de remonter. Ni d'être seule.

Il m'a suivie dans la boutique. J'ai déambulé sans but le long d'un rayon, comme je le faisais fréquemment le soir. Il m'a rejointe alors que j'avais un moment d'hésitation près de la caisse, avant de me rappeler avec soulagement que je l'avais bien verrouillée. Sa main s'est posée sur mon épaule et il m'a doucement fait pivoter vers lui. Il s'est pressé contre moi, j'ai senti le rebord dur du comptoir contre mon dos, et subitement il m'a embrassée, longuement et avec fougue. Il avait une haleine sucrée, masculine, sans arrière-goût de bière ou de cigarette. Son corps était tendu contre le mien, et nous sommes restés ainsi une minute entière, jusqu'à ce qu'il recule soudainement avec un geste d'impuissance, les deux bras allongés sur les côtés. Il a attendu que je dise quelque chose, et c'est alors que j'ai compris qu'il ne parlait peut-être pas anglais. Voyant que je restais muette, il s'est toutefois lancé : « Moi nouveau en ville. Juste arrivé. » Ainsi, il était bien italien, fraîchement entré en Amérique par un port de débarquement quelconque, et sans doute en quête d'une épouse.

Il s'est incliné légèrement, ce qui m'a paru drôle. Peut-être était-il gêné, honteux de son geste. Quoi qu'il en soit, une seconde plus tard il a tourné les talons et je l'ai regardé repartir

en direction du vestibule, jusqu'à la petite porte qui donne sur la grand-rue. Je suis restée immobile jusqu'à l'entendre se refermer.

J'ai traîné plusieurs minutes près de la caisse, incapable de bouger, appuyée au comptoir. J'ai embrassé du regard le Five&Ten et, dans chaque objet, chaque arrangement, j'ai vu la preuve de l'amour et du soin que notre mère avait apportés au magasin.

Épuisée, je suis remontée à l'étage, et c'est là que je les ai entendus. Mes frères, Gino et Sammy, se trouvaient sur le palier devant la cuisine. Avaient-ils feint de s'écrouler, ivres morts, un peu plus tôt? Quoi qu'il en soit, ils me croyaient sans doute profondément endormie dans ma chambre, porte fermée, ou bien ils n'y avaient tout simplement pas réfléchi. Ils n'avaient aucune raison de soupçonner que j'étais dans l'escalier, juste de l'autre côté de la cloison.

J'ai entendu Gino dire: « On n'a qu'à se débarrasser de Marie, et on sera parés. On peut la sauver, cette foutue boutique. On y arrivera. En mettant Salvie dans la boucle. »

Salvie Esposito. Monsieur E.

Même en tendant l'oreille, je n'ai pas perçu de réponse de Sammy, le benjamin de notre fratrie.

« C'est nous qui devrions commander, ici », a poursuivi Gino.

Que mijotait-il au juste? Gino avait beau être dur, c'était aussi un lâche. S'il avait osé me dire tout cela en face, je l'aurais frappé. Pour l'heure, je ne voulais pas que mes frères sachent que j'avais surpris leurs petites manœuvres secrètes.

J'ai contemplé le couloir miteux, les murs familiers à la peinture marquée, l'escalier étroit aux marches usées qui menait à la boutique. Tout cela, tout ce qui avait été le monde de Maman ces dix-sept dernières années était désormais mien.

Nous étions en pleine crise économique, au beau milieu de la Grande Dépression. Je voyais les clients habituels, des femmes qui avaient été des amies de Maman et qui lui restaient fidèles mais n'avaient que très peu à dépenser. Les emplois se faisaient rares, les voisins partageaient ce qu'ils pouvaient et se lamentaient, parfois même pleuraient. Dans chaque conversation, chaque regard, frémissait une étrange tension et dès l'instant où une femme portait la main à son porte-monnaie, la menace du désespoir était palpable. Les gens parlaient de la Grande Dépression et chuchotaient que la guerre couvait en Europe; pourtant, au « Marché de Ferrara », l'optimisme était de mise.

« Ce ne sera plus long, maintenant, a clamé Eddie Ferrara à la femme qui faisait la queue devant moi à la caisse. Il suffit de patienter. On verra bientôt une reprise. » Si Eddie n'avait pas été si gentil, je l'aurais volontiers contredit. J'étais la seule de la famille à venir faire les courses chez lui, et à chaque fois c'était un véritable casse-tête et un crève-cœur de tenter de faire durer aussi longtemps que possible le peu d'argent qu'il me restait. Gino et Sammy n'avaient probablement aucune idée de ce que coûtait la nourriture. Dieu merci, ils se plaignaient rarement, même si soir après soir notre dîner n'était composé que de haricots et d'un peu

de pâtes. Le coût de toutes les denrées ne cessait d'augmenter, chaque fois que je saisisais un sac de farine ou de sucre il était plus cher que la veille, or j'avais constamment besoin de ces ingrédients à présent que je m'étais mise à la pâtisserie pour arrondir les fins de mois. Je parcourais les étals en me remémorant quels articles achetait Maman et lesquels elle considérait comme trop onéreux, et je passais sans m'arrêter devant les olives importées.

Étant donné que le Five&Ten était en sursis, j'avais baissé la garde et autorisé monsieur E. à faire livrer sur mon aire de chargement des marchandises qui n'avaient rien à voir avec mon commerce. Je redoutais de lui demander ce que contenaient ces sacs qui avaient tendance à arriver de nuit – je me disais que moins j'en savais, mieux cela valait pour moi. En échange de cet arrangement, chaque semaine monsieur E. me remettait une enveloppe d'argent liquide d'un geste éloquent, accompagné d'un regard appuyé. Parfois, je remarquais une pointe d'urgence dans son comportement, une pression plus forte dans la paume de ma main. « Pour toi, Mari. » Dans son anglais bancal, il prononçait mon prénom sans *e*, en roulant le *r* et en accentuant la première syllabe.

Mais, même avec le supplément de monsieur E., je n'avais toujours pas les moyens d'acheter le stock que j'aurais voulu. Alors je reprenais systématiquement le même bric-à-brac bas de gamme, ma commande habituelle chez Corley, six carnets au papier indécemment fin, quatre yoyos – les enfants en raffolaient – et des chaussettes pour femme décorées de minuscules broderies roses qui ne résistaient pas plus de deux lavages, bien que les chaussettes elles-mêmes fussent de bonne qualité. Et aussi quelques articles de mercerie, des nécessaires, des ciseaux et des paniers de couture.

Un jour, alors que je bouclais une commande, Mme Romasello est entrée. « Où sont les garçons ? a-t-elle demandé d'un ton autoritaire.

— Je dois pouvoir vous aider », ai-je répliqué d'un ton véhément en m'approchant du comptoir.

J'avais été piquée au vif par les commentaires de Gino qui me tournaient encore en tête. *C'est nous qui devrions commander, ici.* Même dans un bon jour, Mme Romasello était déjà tout à fait capable de me mettre en boule. Ne voyait-elle donc pas que c'était moi qui passais mes nuits à éplucher les catalogues pour trouver les produits au meilleur prix? Croyait-elle vraiment que Gino, Sammy, ou même le perfide Kenny (qui avait été l'employé de Maman et travaillait désormais pour moi) savaient distinguer un torchon d'une nappe? Constatant qu'elle continuait à me fusiller du regard, je suis allée me planter dans l'embrasure de la porte de l'arrière-boutique, comme le faisait Maman, campée sur ses belles jambes, pour lancer des ordres d'une voix bien assurée. « Que quelqu'un vienne servir Mme Romasello. »

Occupés à flemmarder sur le canapé et à boire des sodas, mes frères et Kenny ont levé les yeux vers moi comme si j'interrompais une réunion capitale de la Société des Nations. Du petit transistor montaient les glapissements de cet affreux curé, le père Coughlin. *Soutenez l'Italie pour vous sentir plus forts.* Depuis le début de la Grande Dépression, les prix n'étaient pas les seuls à flamber: la colère des hommes semblait elle aussi se débrider. Ils passaient leur temps à crier et je voyais de plus en plus de femmes avec un œil au beurre noir ou des bleus sur les bras. Coughlin avait beau être prêtre, il avait un discours de dictateur. Peut-être était-ce désormais la même chose.

« Éteignez-moi ça! » ai-je aboyé.

J'ai été sidérée de voir Gino obéir. Mais c'est Sammy, si différent de son aîné paresseux et hostile, qui s'est aussitôt levé pour aller servir Mme Romasello.

Jadis, mes frères et moi vivions en harmonie, mais depuis la mort de Maman l'appartement me paraissait étriqué, rempli de

leurs odeurs et de leurs caprices masculins, et la moindre conversation était émaillée d'accès puérils de bravade virile. Aux yeux de Gino, j'étais un obstacle, cette grande sœur sur laquelle il comptait toutefois pour répondre à ses besoins essentiels, pour faire sans fin la cuisine et la lessive. Pour Sammy, son cadet de plusieurs années, je représentais moins une contrariété. Il semblait apprécier le mal que je me donnais, mais pouvait rapidement se laisser influencer par son frère. Mon plus cher espoir était que Gino tombe amoureux et parte s'installer très loin. C'est pour servir cet objectif qu'un samedi soir, j'ai décidé d'aller au cinéma. S'il fréquentait quelqu'un, il y avait de fortes chances qu'ils se trouvent là et, si je connaissais la fille, je pourrais jouer de mon influence pour faire comprendre à sa famille qu'avec mon frère, ils avaient décroché le gros lot. Mon autre raison de me rendre dans une salle bondée un samedi était le film lui-même, *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, qui mettait en scène Jean Arthur et Jimmy Stewart, une femme et un homme que leurs conditions sociales incompatibles n'empêchaient pas de tomber amoureux l'un de l'autre.

J'avais besoin de cette distraction. J'étais déjà allée au cinéma dans la semaine, le mercredi, car c'était la « soirée Assiette » – pour attirer les clients, on leur offrait une assiette gratuite. Je comptais bien me constituer un service pour six.

En parcourant l'assemblée du regard, je me disais que se trouvaient peut-être là de futurs clients pour mon activité de pâtisserie. Le samedi soir accueillait un public différent, pour qui payer dix cents de plus était sans conséquence. Je n'arrivais pas à croire qu'il existait encore des gens qui avaient de l'argent. Si je pouvais m'en faire repérer, ce serait une bonne chose – qu'ils voient la nouvelle Marie capable de gagner deux dollars pour une heure et demie de travail.

Mon commerce de gâteaux se portait bien. La fille de Mme Ricci m'avait appelée pour m'apprendre que son mari

avait enfin réussi à décrocher un emploi. Au début, je n'avais pas compris ce que cette nouvelle avait à voir avec moi. « C'est grâce à votre gâteau, Marie. » Puis Mme Tilton était passée à la boutique, et je crois bien que c'était la première fois que je l'y voyais. Non seulement elle avait chanté les louanges du gâteau que j'avais confectionné pour l'anniversaire de son fils, mais elle avait aussi acheté un paquet de serviettes en papier. « Vous savez, Paul avait le béguin pour une fille. Et maintenant, ils sont ensemble et c'est sérieux entre eux. »

Voyant que les spectateurs prenaient place, je me suis pressée de rejoindre le balcon pour voir si Gino s'y trouvait. C'est là que les couples s'installaient pour s'embrasser. J'avais beau avoir reçu un baiser dans la boutique, être vue en public, même dans une salle obscure, voilà une liberté qui en tant que propriétaire du Five&Ten m'était refusée. Je ne pouvais me permettre de faire l'objet du moindre commérage. Je m'étais laissé leurrer par la chimère des couples amoureux montrant leur passion au grand jour, mais j'avais compris désormais qu'avec la mort de Maman, ma jeunesse m'avait été volée.

J'ai pris ma place en bas au moment où débutaient les actualités. Hitler défilait dans une petite rue qui ressemblait à la nôtre à Littlefield, hormis la montagne à l'arrière-plan. Une vaste foule l'acclamait et le saluait, le bras droit tendu, même les enfants. La caméra s'est braquée brièvement sur le visage d'une jeune femme séduisante dans l'assemblée. Son expression de ravissement m'a rappelé celle de sainte Thérèse, avec ces signes caractéristiques de l'extase mystique : les yeux chavirés et les lèvres entrouvertes en un doux sourire.

Le film a fini par démarrer et je me suis aussitôt identifiée au personnage de Jean Arthur. Bien que relativement aisée, sa famille ne pouvait rivaliser avec celle de Jimmy Stewart, composée de banquiers, et l'héroïne se torturait à l'idée de ne pas en

être acceptée. Heureusement, le personnage masculin était bien déterminé à poursuivre cette histoire d'amour jusqu'au bout, et à la fin tous les siens adoraient sa dulcinée.

Je suis rentrée en flânant dans la brume tiède de cette belle soirée d'été. Il était tard, aussi suis-je montée sur la pointe des pieds. Malgré l'heure, au lieu de me rendre directement dans ma chambre, j'ai gravi les marches recouvertes de linoléum usé jusqu'au deuxième étage, où près de la cuisine se trouvait une pièce minuscule que j'appelais l'ex-voto et qui était entièrement dédiée à ma mère. Ses vêtements, ses objets et les petits bibelots de céramique au milieu desquels nous avions grandi y étaient rangés ou entassés, ainsi que toutes sortes de souvenirs d'elle. Après sa mort, j'avais donné une place d'honneur à son saladier en cristal taillé, au milieu du vaisselier du salon, mais bon nombre d'objets mystérieux pour moi restaient empaquetés. Parfois, lorsque je montais à l'ex-voto, j'ouvrais un carton au hasard.

Maman, je suis là.

Je commençais toujours par m'annoncer.

Je me suis assise par terre et me suis mise à farfouiller dans les chemisiers, les foulards et les dessous délicats. Çà et là, une petite broderie circulaire cachait un trou. Au milieu de ses nombreuses robes et jupes, j'ai cherché quelque chose qui ressemble aux tenues que j'avais vues dans le film et qui ne soit pas trop abîmé. J'ai sélectionné plusieurs vêtements et, après les avoir minutieusement inspectés, j'ai choisi une jupe sans aucune tache, marque de rouille ou imperfection. Elle était longue, gansée d'un gros-grain bleu marine. Carmela devait l'avoir portée pour la dernière fois autour de ses vingt ans, c'est-à-dire l'âge que j'avais maintenant.

Si tant est que les fantômes existent, je savais que ma mère était présente dans cette pièce avec moi. J'ai même senti un léger souffle me frôler lorsque mon regard s'est posé sur une carte

postale tombée d'un carton. Elle était écrite en italien, aussi n'ai-je pu déchiffrer que la signature : *Ada*.

Qui était Ada ?

J'ai passé les deux soirées suivantes à reprendre d'abord la taille – Maman était plus plantureuse que moi – puis à raccourcir l'ourlet. Quand j'ai enfin pu lâcher ma machine à coudre, j'ai pris le temps de m'étirer puis j'ai essayé la jupe. C'est alors que je me suis rendu compte que je n'avais pas de chemisier pour aller avec : il me fallait quelque chose de léger, en coton, pour compenser la lourdeur de l'ourlet en gros-grain. J'ai décidé que le lendemain, je laisserais mes frères s'occuper du magasin pour foncer chez Paola Couture – naturellement sans leur dire ce que j'allais faire. Gino en particulier avait horreur que je dépense de l'argent.

Mais à mesure que l'été avançait, je sentais chaque hausse de température dans mes jambes et au creux de mon ventre, et un film de transpiration recouvrait mes bras nus. Je ressaisais intérieurement le baiser dans la boutique. Je peinais à me concentrer, hormis sur ces tressaillements dans mon corps qui se révélaient plus puissants que tout ce que j'avais ressenti jusqu'alors, et qui ne faisaient qu'ajouter à ma léthargie. J'étais d'humeur tendue et me montrais cassante avec les garçons au magasin.

Le samedi suivant, le film à l'affiche était *Vacances* de Cukor, avec Katharine Hepburn et Cary Grant. Je suis arrivée en avance, pourtant la salle était déjà pleine. Cette fois, j'ai veillé à garder les yeux fermés pendant toutes les actualités, afin de m'épargner le spectacle des chars rentrant en Allemagne. Malheureusement, j'ai attrapé au vol la vision d'une multitude d'écolières en chemisier blanc qui défilaient au pas cadencé en agitant le bras, leurs sacs à dos se balançant en rythme. Le soutien que récoltait Hitler était terrifiant. J'ai parcouru le public du regard sans pouvoir déchiffrer les expressions sur les visages de ces gens que je

connaissais depuis toujours. Étaient-ils aussi effrayés que moi ? ou bien captivés ? Impossible à dire devant leur air figé.

J'avais mis la jupe retouchée et le chemisier parfait que je m'étais offert – croisé, avec des manches mi-longues qui bouffaient délicatement aux épaules. J'étais folle de joie de constater que ma tenue n'était pas si différente de celles que portait Katharine Hepburn, avec ses jupes crayon et ses tuniques impeccablement repassées. Il en allait de même pour ma silhouette, étroite à la taille et légèrement plus rebondie au niveau du buste et des hanches. Quant à ma chevelure, je la tenais de ma mère : épaisse, noire et ondulée. Je me sentais libre et sensuelle, aux anges sous l'éclairage jaune tamisé, jusqu'au moment où, en regardant autour de moi, j'ai remarqué que pratiquement tous les spectateurs étaient par deux. Des couples mariés. Et quelques-uns plus jeunes, qui avaient préféré s'installer en bas.

Le principe de l'intrigue était parfaitement ridicule. Était-on réellement censé croire que le personnage joué par Cary Grant était prêt à abandonner sa brillante carrière de banquier et sa riche fiancée pour satisfaire son irrésistible envie de voyager ? Lorsque la lumière s'est rallumée, j'ai vu tous ces visages ivres de satisfaction. Nous étions là, englués dans cette crise économique qui semblait ne jamais devoir finir, et pourtant on nous faisait croire qu'en Amérique tout était possible. Ma mère avait succombé à ce mirage. Je n'étais pas certaine de pouvoir en faire autant.

C'est en me levant pour partir que je l'ai aperçu. En train de remonter l'allée, l'homme qui était apparu dans ma cuisine le soir des obsèques de Maman. Il ne portait pas de costume, simplement un pantalon de travail usé et une chemise à manches longues. Il avait des bras musclés. C'était sans doute un ouvrier, ou un travailleur agricole, ce qui avait été ma première impression. Ses cheveux étaient plus beaux en désordre que plaqués en arrière. Il était bronzé, ou peut-être naturellement mat, ce qui lui

donnait un air rustre et dur. Je me suis glissée dans la foule pour rejoindre la sortie. L'homme était derrière moi. Je me demandais s'il m'avait repérée.

C'était une belle soirée au ciel dégagé, et l'assemblée s'est lentement dispersée en petits groupes pour flâner ou discuter, et reculer le plus possible le moment de s'enfermer à nouveau dans l'air étouffant. J'ai eu une seconde d'hésitation à la hauteur du guichet, et j'ai attendu de voir s'il regarderait dans ma direction. Il s'était replié sur le côté du bâtiment et était appuyé contre la vitrine derrière laquelle des affiches colorées vantaient les divertissements à venir. J'ai été soulagée de ne reconnaître personne aux alentours, car je ne voulais pas de témoins à ce que je m'apprêtais à faire. J'ai fait signe à l'homme et il s'est aussitôt approché. Il m'a proposé une cigarette.

« Je ne fume pas », ai-je dit.

Il a souri avant d'allumer la sienne. J'ai attendu d'entendre à nouveau le son de sa voix, tout en redoutant ses phrases saccadées lorsqu'il tenterait peut-être d'expliquer d'où il venait, ce qu'il faisait ou comptait faire. Rien de tout cela ne m'importait. Je ne voulais rien avoir à faire avec l'Italie, ce vieux pays, ni subir l'optimisme du nouvel arrivant. Nous autres Genovese n'étions pas là depuis très longtemps, et il y avait déjà tant à protéger et à prouver. Je n'avais rien à faire des luttes de cet homme. Aux conseils donnés par Maman sur son lit de mort, j'avais ajouté mes propres principes :

Bats-toi.

Lorsque tu n'es pas de taille face aux épreuves que l'on t'inflige, ne le laisse pas voir.

Tu es américaine, à présent. Continue à tracer ta voie.

Veille sur tes frères, mais pas au-delà de certaines limites...

L'homme s'est encore rapproché de moi. Il a tourné la tête sur le côté pour exhaler une bouffée de fumée. « Je raccompagne »,

a-t-il annoncé en désignant le coin de la rue, et nous nous sommes mis en route.

J'ai veillé à ne pas lever les yeux pour ne pas croiser le regard d'une éventuelle connaissance, mais personne ne faisait attention à nous. Pendant tout le trajet, je revivais ses baisers, son corps serré contre le mien et en même temps la pression de son pénis, et le comptoir qui me cisaillait les reins.

Je l'ai fait entrer par la porte d'en bas et l'ai guidé dans le couloir menant à la boutique. Je ne pouvais l'emmener à l'étage car mes frères s'y trouvaient.

La lumière des lampadaires de la rue se déversait sur les comptoirs et dans l'air flottait un parfum familier et réconfortant, les senteurs mêlées de l'encaustique et de l'eau de lavande que je vaporisais. Brusquement, cet homme dont j'ignorais le nom m'a entourée de ses longs bras. Il s'est mis à m'embrasser avec plus de passion que la première fois, et lorsqu'il a posé les mains sur ma poitrine, sans rudesse mais avec insistance, et que ses pouces ont frôlé mes tétons, la sensation m'a débordée et a effacé toute résistance en moi. Il m'a prise par la main pour m'emmener dans la réserve, où on déballait le stock et où les garçons écoutaient la radio. Entre deux baisers enflammés, il a gémi. C'était la première fois que j'entendais un homme gémir. Bientôt une sorte de musique s'est jouée entre nous et nous nous sommes affalés sur la banquette miteuse où les hommes s'installaient pour déjeuner. Il a glissé ses mains sous ma jupe, m'a embrassé les genoux. Il était doux, expérimenté – ne l'étant pas moi-même, il m'était difficile d'en juger, mais tout semblait si naturel, et sa surprise à lui si sincère, que je me suis aussitôt détendue. Lorsqu'il a fini par venir en moi, j'ai eu mal, mais d'une douleur délicieuse qui m'a délestée de tous mes tracas, de mes obligations et de l'œil vigilant de la ville.

Une seule rencontre. Je ne devais plus jamais le revoir.